

**Franz
Bartelt**

**La Fée
Benninkova**



Extrait de la publication

le dilettante

DU MÊME AUTEUR

- Les Fiancés du paradis*, Gallimard, 1995.
- La Chasse au grand singe*, Gallimard, 1996.
- D'une Ardenne et de l'autre*, éd. Quorum, 1997.
- Les Ardennes*, photographies de Jean-Marie Lecomte
et Pascal Stritt, Siloë, 1997.
- Les Marcheurs*, éd. Finn, 1998.
- Le Costume*, Gallimard, 1998.
- Simple*, Mercure de France, 1999.
- Suite à Verlaine*, photographies de Jean-Marie Lecomte,
éd. Finn, 1999.
- Les Bottes rouges*, Gallimard, 2000 ; éd. Labor, 2006.
- Aux pays d'André Dhôtel*, dessins de Daniel Casenave,
éd. Traverses, 2000.
- L'Ardennois*, avec Jean-Marie Lecomte,
éd. Castor & Pollux, 2000.
- Nulle part, mais en Irlande*, Le Temps qu'il fait, 2002.
- Le Grand Bercaïl*, Gallimard, 2002.
- Terrine Rimbaud*, illustrations de Johan De Moor,
éd. Estuaire, 2004.
- Charges comprises*, Gallimard, 2004.
- Plutôt le dimanche*, éd. Labor, 2004.
- Le Jardin du Bossu*,
Gallimard, coll. « Série Noire », 2004 ; Folio Policier, 2006.

*On trouvera à la fin du présent volume
la suite des œuvres du même auteur.*

Franz Bartelt

La Fée Benninkova

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© le dilettante, 2011
ISBN 978-2-84263-660-9

Extrait de la publication

Quand elle a frappé à ma porte, il n'était pas minuit. J'étais en train de regarder un dessin animé. Je me suis traîné jusqu'au couloir, pas facile avec ma patte folle et mon dos qui se tord. Par l'œilleton, je l'ai vue. Elle était en larmes, dans sa tenue de pauvre petite créature. Normalement, je n'aurais pas ouvert, j'ai trop peur de tout. Mais, je ne sais pas, la pitié m'est venue d'un coup, comme par miracle. J'ai ouvert. Pas vraiment en grand, parce qu'il subsistait en moi une sorte de méfiance sécuritaire. Elle avait beau être belle, la beauté n'est pas une garantie contre les mauvaises surprises.

« Vous êtes bien Clinty Dabot, le célèbre handicapé? » a-t-elle demandé, en reniflant ses larmes.

Célèbre, c'était beaucoup dire. Mais peut-être qu'on lui avait parlé de moi. Dans le quartier. Je suis assez connu dans le quartier. Alors j'ai dit oui, que j'étais bien Clinty Dabot, le célèbre handicapé.

« Je peux utiliser vos toilettes, c'est urgent, merci », a-t-elle dit, avant de me passer devant et de s'enfiler à toute vitesse dans le couloir.

Son chagrin était humide et venait de loin, parce qu'en secouant la tête elle en fichait des gouttes partout, pendant que je clopinais derrière elle, comme un damné, après avoir repoussé la porte d'un franc coup de béquille. Elle m'a lancé qu'elle n'en avait pas pour longtemps.

Effectivement, une minute plus tard, je la recevais en pleine face, au milieu de la lumière du salon-salle à manger, une révélation absolue pour moi qui n'ai pas eu souvent l'occasion d'étudier les filles de si près.

« Ah, Clinty, Clinty, Clinty! s'est-elle exclamée en essuyant ses joues à l'aide d'un morceau de papier toilette.

– On se connaît? me suis-je enquis, au cas où.

– Je suis la fée Benninkova. Vous ne me connaissez sans doute pas, car je suis moins réputée en qualité de fée que vous ne l’êtes en tant que handicapé.

– Benninkova? C’est un nom qui ne me rappelle rien. Mais vous savez, je ne connais pas tout ce qui mérite d’être connu. À cause de ma mémoire. Elle a toujours été très moyenne. Mais Benninkova, ça se retient bien, je trouve. Je suis sûr que je ne l’oublierai jamais. »

Je ne croyais pas si bien dire. Je ne suis pas près de l’oublier, la fée Benninkova.

« Je vous dérange, peut-être? » a-t-elle pris la peine de s’inquiéter en découvrant le dessin animé qui gesticulait sur l’écran de la télévision.

Elle avait l’air effaré. Elle jetait des coups d’œil tout autour, nerveuse, se mordant la lèvre inférieure, embêtée de m’avoir gâté un de mes spectacles favoris, s’accusait-elle.

« Non, non, madame Benninkova, c’est un film que j’ai déjà vu au moins soixante fois, ils le rediffusent trois ou quatre fois par an, j’aurai d’autres occasions.

– Je peux me reposer un instant ? »

Sans attendre ma réponse, elle se laissa choir sur le canapé. Je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de l'accompagner dans cet écroulement qui ne devait qu'à la fatigue. La station debout m'est en effet plus que déplaisante. J'y souffre le martyr, courageusement d'ailleurs, sans jamais me plaindre. Dans le quartier, tout le monde admire ma bonne humeur.

Arrangé comme je le suis, et de naissance, la logique voudrait que je gémisses à chaque pas, que je me fâche contre les bordures de trottoirs, les accès malaisés dans les boutiques, toutes ces complications urbaines qui sont autant de pièges pour un individu aussi diminué que moi. Mais il n'est pas né celui qui pourra se vanter de m'avoir vu grimacer. Mine de rien, sur le plan du bonheur, je pourrais en remontrer à beaucoup de gens qui ont leurs deux bras, leurs deux jambes et toute leur tête. Albin Merino, le buraliste, m'a plus d'une fois donné en exemple à ses enfants, qui se lamentent pour un oui pour un non :

« Au lieu de pleurnicher pour rien, regardez plutôt monsieur Dabot. Il n'a aucune raison d'être content, mais il sourit, lui, du matin au soir, et il remonte le moral à tout le monde. »

C'est bien vrai. Mais il y a tant de choses bien vraies dans la vie, qu'on s'y perd. Personnellement, je ne suis pas sûr, en tout cas pas aussi convaincu que l'est Albin Merino, d'avoir à me réjouir d'être ce que je suis, une sorte de loque humaine, tout en vrilles, en torsions, avec des pattes qui s'élancent n'importe comment, dans tous les sens, et pour des causes plutôt imprévisibles, et inexplicables, même après coup. Je donne toujours l'impression d'avoir quelque chose à me gratter. Je suis secoué par des tics, des convulsions bizarres, des contractions musculaires. C'est pour cette raison, je pense, que je ne me sens vraiment moi-même que devant les dessins animés.

« Qu'est-ce que je vais devenir ? sanglotait la fée Benninkova. Je suis tellement fatiguée. Une chance que vous ayez accepté de

me prêter vos toilettes. Je n'en pouvais plus, monsieur Dabot.

– Vous pouvez m'appeler Clinty, ai-je proposé, parce qu'il me semblait que le fait de partager les mêmes toilettes pouvait auto-riser un commencement de familiarité.

– Je sais bien, Clinty. Vous êtes un brave parmi les braves. Mais vous n'aurez pas à le regretter. J'exaucerai un de vos vœux. »

C'était une fée, elle me le rappelait, j'avais failli l'oublier.

« Votre vœu le plus cher, reprenait-elle, je l'exaucerai. Dès que j'aurai retrouvé ma baguette. Vous devez vous dire que c'est fou, ça, une fée qui a perdu sa baguette. Mais, vous voyez, je suis la preuve vivante que ce sont des choses qui arrivent. Croyez bien que j'en suis désolée. Si vous saviez comme je me sens désarmée sans ma baguette ! »

C'était un drame, ce qu'elle vivait. Une fée sans baguette, ce n'est plus une fée et ce n'est pas non plus une femme comme les autres.

« C'est rien du tout, dit-elle.

– Il ne faut pas exagérer non plus, ai-je estimé, avec une moue.

– Par exemple, continua-t-elle, si j’avais eu ma baguette, je n’aurais pas eu besoin de commettre l’incorrection de vous déranger au milieu de la nuit, je me serais fait une toilette automatiquement. Un coup de baguette et, hop, la toilette apparaît là où on veut qu’elle apparaisse. On en use pour ce qu’il faut et, quand on n’en a plus besoin, un coup de baguette et, hop, plus de toilette. Ni vu ni connu. C’est pratique.

– Si vous n’aviez pas perdu votre baguette, madame Benninkova, je n’aurais pas eu l’immense plaisir de faire votre connaissance. »

Je lui répétais combien j’étais fier d’avoir été en mesure de lui rendre ce service, et combien j’étais heureux de pouvoir bavarder en sa compagnie, et combien je la trouvais éblouissante de beauté et de tristesse.

En fait, j’étais sous le charme. Déjà, elle me tenait à sa merci, sous influence. Pour lui venir en aide, j’étais prêt à me couper en quatre, sacrifice aggravant pour un handicapé de mon niveau. Elle me parlait de sa vie de fée, du bien qu’elle avait répandu partout où elle était passée, les jouets aux

petits enfants, les dioptries pour les vieillards, des guérisons de maladies incurables, des aides à la personne, en tout temps, en tous lieux, sur mer comme sur terre.

« Il m'est même arrivé de transformer un crapaud en prince charmant. C'est une action assez démodée, de nos jours. Mais bon, de temps à autre, il n'est pas trop déplacé de rendre un hommage à la tradition. Si vous achetez une citrouille, mon cher Clinty, je vous la métamorphose en grosse cylindrée. Vous n'aurez qu'à choisir la marque et la couleur de la carrosserie, je me charge du reste.

– C'est incroyable ! Mais vous n'essayez pas de me fourrer des carabistouilles, là ?

– Je ne me le permettrais pas, cher Clinty. Pas à vous. Vous êtes trop sympathique. J'aime beaucoup la plaisanterie, mais pas quand elle s'exerce aux dépens de quelqu'un à qui je dois tant.

– Mais vous ne me devez rien, madame Benninkova. D'ailleurs, vous ne vous êtes pas beaucoup servie de mes toilettes. Une minute, pas plus. Ça ne compte pas.

– Oui, poursuivait-elle, il y a eu les toilettes, je ne vous en remercierai jamais assez. Mais il y a aussi que vous m’avez permis de m’asseoir un instant sur votre canapé.

– C’est le moins. J’attache la plus haute importance aux lois de l’hospitalité.

– Vous êtes bien le seul dans ce quartier. J’ai frappé à toutes les portes. Personne n’a répondu. À notre époque, vous pouvez bien mourir sur un paillason, on ne vous portera pas secours, on ne vous offrira pas un verre d’eau, on ne vous accordera pas un regard. Les locataires vous enjamberont pour rentrer chez eux, c’est tout. C’est comme si les malheureux n’existaient pas. Les gens ne se rendent pas compte de ce qu’ils perdent en me refoulant, moi, puisque je peux réaliser leur vœu le plus cher, vous comprenez? Ils y perdent. Et vous, Clinty, vous pourriez bien y gagner. Parce que vous êtes le meilleur, je crois. Le cas idéal. Dès que je récupère une baguette, je ne me retiendrai pas de faire de vous un prince charmant.

– Je n’ai pas l’air d’un crapaud, tout de même!

– Il n’y a pas besoin d’être un crapaud. Le fluide de la baguette agit sur tout ce qu’on veut. Même sur le prince charmant qu’on voudrait transformer en prince encore plus charmant. Un coup de baguette magique et on lui fait pousser les cheveux, on change la couleur de ses yeux, on lui ajoute des pectoraux, c’est à la demande, pas de problème. »

En parlant de son métier, elle s’animait, ses regards se remplissaient de lumière, elle avait des mouvements doux, de tête, et un sourire ému flottait sur ses lèvres. À ses côtés, sur ce canapé relativement défoncé, dans cet appartement dont le décor rappelait sans cesse la rude réalité de notre temps, je me sentais paisible et confiant. J’avais le sentiment que le merveilleux s’était introduit dans ma vie et qu’il ne m’arriverait plus que des bonnes choses.

Je crois qu'il y a des nuits qu'on attend toute sa vie et qui naissent brusquement le soir où on ne les attendait plus. La fée Benninkova s'était infusé un thé et m'avait servi une bouteille de bière. D'une voix sourde, elle me confiait qu'elle craignait pour sa vie.

« Je suis poursuivie par les grands lutins noirs, tueurs de bonnes fées. Ma baguette suffit pour les combattre et les mettre en fuite. Mais sans baguette, je n'ai qu'à attendre qu'ils me lacèrent, qu'ils m'épluchent comme un fruit, et qu'ils dévorent ma chair, crue et vivante, détachée de mon corps morceau par morceau à coups d'ongles et de dents. Ils ont retrouvé ma trace dans l'après-midi. Ils ne m'ont pas lâchée. J'ai

réussi à déjouer leur filature. Mais pour combien de temps? En désespoir de cause, je me suis réfugiée dans cet immeuble. Chez vous, mon cher Clinty. Ici, je me sens en sécurité. Je peux souffler, reprendre des forces, avant d'affronter de nouveau le péril des impitoyables grands lutins noirs. »

Le courage dont elle faisait preuve ne l'empêchait pas de trembler, tellement il lui semblait épouvantable d'être devenue le gibier des grands lutins noirs, dont je dois avouer que l'existence fut une révélation pour moi. Certes, j'en avais aperçu au détour de certains dessins animés, mais à la télévision ces misérables cachent leur jeu, comme les hommes politiques, comme les flics. Sur l'écran, ils présentaient bien, vivaient des aventures convenables, se montraient sous un jour favorable. À aucun moment, je n'aurais pu imaginer qu'ils festoyaient autour de plats de chair humaine.

« Ils se régalaient surtout de fées, avait précisé la fée Benninkova. Mais à défaut, ils ne sont pas regardants, ils enlèvent une vierge,

un enfant, de la chair tendre, facile à assaisonner. À mon avis, vous, mon cher Clinty, vous ne risquez rien. »

Elle se voulait rassurante, mais sans concessions à la vérité, car dans le même élan, elle crut loyal de m'avertir des périls que j'encourais en hébergeant une fée sous mon toit :

« Mais s'ils apprennent ce que vous avez fait pour moi, ils peuvent en concevoir une grande colère et, sans aller jusqu'à vous manger, il n'est pas inimaginable qu'ils vous débitent en une sorte de macédoine qu'ils donneront en pâtée aux chiens des rues ou aux cochons. Ce sont des méchants. »

Sans me vanter, même si j'ai peur de tout, je ne suis pas du genre à m'affoler devant l'irruption d'une bande de grands lutins noirs, surtout lorsque la survie d'une fée dépend essentiellement de mon sang-froid.

« Je contrôle la situation, lui avais-je affirmé dans un moment de hardiesse dont je m'étais moi-même étonné, intérieurement. Tant que vous êtes ici, vous vous

trouvez sous ma protection personnelle. J'en fais une affaire d'honneur. Clinty Dabot est un lâche, mais pas un dégonflé.

– Vous voyez comme la vie est étrange, avait-elle murmuré. Je suis entrée chez vous pour utiliser vos toilettes et, deux heures plus tard, je bavarde tranquillement en buvant une tasse de thé. »

Évidemment, au cours de la conversation, à plusieurs reprises il fut question de mon vœu le plus cher, qu'elle réaliserait dès que possible. Elle soutenait que je pouvais demander vraiment n'importe quoi. Pour une fée, faire apparaître une orange n'est pas moins difficile que faire pousser instantanément un oranger. Et créer un milliardaire ne lui prend pas plus de temps que de poser un chapeau sur une tête ou une paire de lacets sur des souliers. J'avais ma petite idée. Il y a tellement de choses que j'ai envie de modifier dans mon physique, et tant de plaisirs élémentaires que j'ai envie de goûter, comme de courir, de monter des escaliers quatre à quatre, seulement comme de me lever de mon fauteuil

sans être tenu de m'appuyer sur tout un dispositif qui me transforme un peu en mécanique.

« Je garde mon vœu secret jusqu'au moment où vous aurez retrouvé votre baguette », ai-je dit, comme pour qu'elle comprenne que je n'avais pas l'intention de précipiter le mouvement.

Quand on est allé de travers pendant toute sa vie, on s'est fait une philosophie, on n'est plus à un jour près, on ne souhaite même pas que les choses s'améliorent, déjà heureux qu'elles ne se dégradent pas. La fée Benninkova était sûre de récupérer une baguette dans la journée du lendemain, du surlendemain au plus tard.

« Je compte deux jours, parce qu'avec la poste, dit-elle, on n'est jamais sûr à cent pour cent.

– Vous allez recevoir une baguette par la poste? me suis-je éberlué.

– Bien sûr. Si toutefois vous me permettez de me servir de votre téléphone. J'appelle le centre régional des fées, j'ai un code secret, un mot de passe, et aussitôt on m'expédie

noirs et ait envie d'uriner. Comme quoi, des fois, les choses les plus incroyables arrivent. Il suffit d'un concours de circonstances. »

Je suis tranquille : ils ne peuvent rien contre moi. Dans mon affaire, tout concorde, tout se tient. D'autant que je suis le grand perdant, car si les choses s'étaient passées comme il était prévu qu'elles se passent, la fée Benninkova aurait fait de moi un prince charmant. Sans doute qu'elle m'en veut de lui avoir arraché des mains la baguette magique lorsqu'elle a commencé à viser Marylène, dont je me refusais à voir abîmer la plastique et la prestance. Néanmoins, mon intervention a été trop tardive. Dans la confusion, la baguette magique a balancé une prune qui a percé la poitrine de mon hôtesse de caisse préférée, avant d'aller se loger dans la colonne vertébrale. La pauvre a perdu l'usage de ses jambes. C'est en fauteuil roulant qu'elle se rend au cimetière, pour fleurir la tombe de Raoul, son grand lutin noir. Au moins, lui, il a fini de nuire.

Ce qui me plaît, c'est de savoir qu'elle abrite son chagrin de veuve dans une maison

bien équipée, dont chaque meuble, même le lit, dont chaque ustensile de cuisine, dont chaque élément de décoration, lui rappelle mon souvenir. Maintenant, la vie continue pour moi, sans souci de logement, sans souci d'argent. Et par pure nostalgie, j'ai pris l'habitude de mettre six sucres dans mon bol de café. Et du lait. J'ai l'impression de boire aux seins de Marylène, à l'époque où j'avais les moyens de vivre une relation de légende.